



les huit enfants Schumann

Nicolas Cavaillès



les huit enfants
Schumann

DU MÊME AUTEUR CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Vie de monsieur Leguat, Prix Goncourt de la Nouvelle 2014

Pourquoi le saut des baleines, Prix des Gens de Mer 2015

© Les Éditions du Sonneur, 2016

ISBN : 978-2-916136-97-4

Dépôt légal : avril 2016

Conception graphique : Sandrine Duvillier

Photo de couverture : © Moea Durieux

Les Éditions du Sonneur

5, rue Saint-Romain, 75006 Paris

www.editionsdusonneur.com

les huit enfants Schumann

Nicolas Cavaillès



ROBERT SCHUMANN 1810-1856

CLARA SCHUMANN 1819-1896

MARIE 1841-1929

ÉLISE 1843-1928

JULIE 1845-1872

ÉMILE 1846-1847

LUDWIG 1848-1899

FERDINAND 1849-1891

EUGÉNIE 1851-1938

FÉLIX 1854-1879

Il ne sera pas ici question de Robert Schuman, le « père de l'Europe », cet humaniste et homme de foi qui jamais ne connut aucune femme : il n'eut pas d'enfant. Fils unique ayant perdu son père à quatorze ans et sa mère à vingt-cinq, Robert Schuman se distingua très tôt par ses activités bénévoles auprès du diocèse de Metz, et entra en politique sur l'insistance de son entourage lorrain ; modeste et indépendant, écouté et apprécié, il devint un politicien accompli, longtemps député, sous-secrétaire d'État pour les réfugiés, pendant la Seconde Guerre mondiale, puis ministre des Finances, des Affaires étrangères, de la Justice, enfin président du Parlement européen dont il avait favorisé de manière décisive la création – tout cela en restant d'une humilité exemplaire, jusqu'au terme de sa pieuse vie. Il ne sera pas du tout question de lui ici : nous remettons à une autre occasion le récit de l'absence d'enfant Schuman, et laissons de côté la morale cachée sous la coexistence hasardeuse de ces deux homonymes, Robert Schuman et Robert Schumann, pour mieux en venir sans plus tarder aux huit héritiers Schumann dont nous voulons raconter les morts successives – soit, de l'aînée au benjamin : Marie, Élise, Julie, Émile, Ludwig, Ferdinand, Eugénie et Félix. Dans notre esprit, huit égaient l'infini ; le néant sera pour une autre fois.

1 – LA MORT DU PÈRE

AU MALHEUREUX MUSICIEN ROBERT SCHUMANN il coûta quatre années pour épouser celle qu'il aimait : quatre années de tourments, de créations fiévreuses et de prostration muette, de colère et de frustration, d'exacerbation du désir et de zèle sacrificiel, tout un long traumatisme dû au père de la fiancée, lequel s'opposait avec fermeté, usant de menaces physiques, de séparations forcées ou de lettres anonymes diffamantes, à l'union de sa gracieuse fille Clara, enfant prodige du piano, avec un compositeur douteux, balbutiant, fantasque et flegmatique, bohémien soupçonné d'ivrognerie, dont le talent restait à prouver et la piètre situation financière à améliorer sans tarder, si la chose était seulement possible à cet énergumène instable dont la sœur s'était suicidée de tristesse et qui n'était pas insensible lui non plus à l'appel de la *Nuit*.

Jeune homme romantique, Robert Schumann exaltait naturellement la solitude, et devait bien savoir que tous les liens qu'il tisserait finiraient par le faire souffrir et par l'éloigner de lui-même, qu'il valait mieux s'excuser auprès de ses proches, tour-

ner le dos au monde et ne plus veiller qu'à accroître son isolement. Mais Robert Schumann était double : il ne vivait que par et pour la musique, mais il nourrissait, dans l'assouvissement de sa passion, à la fois le feu d'une vaste solitude intérieure et le songe nostalgique et rassurant d'une situation amoureuse, voire familiale, épanouie, soit un rêve tranquille de *bonheur* (*dixit*). Avec la frêle Clara, il partageait le projet d'une vie de couple fusionnelle, où l'amour et la musique, sans jamais se nuire, s'inspireraient au contraire et mêleraient dans le temps leurs volutes ; ils avanceraient ensemble dans leur cheminement artistique, sans en exclure les plaisirs naturels que l'homme et la femme pouvaient s'accorder grâce au sacrement marital.

Sortant harassé mais victorieux du combat contre le beau-père récalcitrant, Robert, trentenaire, épousa Clara dans une jolie petite église traversée de rayons de soleil automnaux. Ils emménagèrent aussitôt dans un grand appartement bourgeois, s'aimèrent beaucoup, et se mirent à lutter non sans mal, jour après jour, pour défendre contre les devoirs ménagers et leur accablante routine ses compositions à lui, l'ivresse musicale dont il devait constamment se dégriser, et le jeu de Clara, miracle de finesse qui n'en exigeait pas moins un travail technique quotidien. Le logis conjugal était riche de deux pianos, mais pour ne pas se déconcentrer l'un l'autre ni sombrer dans la cacophonie, ils s'interdisaient d'y déployer simultanément leur solitude, et réduisirent ainsi drastiquement leur temps de musique effective.

Vint une première enfant, Marie, espiègle et ravissante, qu'ils confièrent à une nourrice (Clara n'allaiterait jamais), puis une deuxième fille, Élise, têtue et retorse.

L'argent manquait. Robert dut renoncer à la revue musicale qu'il dirigeait et s'appliquer plus furieusement encore à son œuvre, pour laquelle il s'enfermait des heures durant dans son petit bureau, à l'écart de tous et en premier lieu de son épouse ; celle-ci pour sa part dut multiplier les concerts, à travers le pays comme à travers l'Europe. Elle voyagea seule, ou bien ils voyagèrent à deux, laissant les enfants à leur gouvernante. Clara connut un succès croissant qui rendit à Robert plus amers ces périples dans lesquels il l'accompagna, ces errances fatigantes qui l'éloignaient, lui, de son œuvre, et le réduisaient au rôle de *mari de*. Ils déménagèrent enfin de leur ville, Leipzig, pour une autre non loin de là, Dresde, dans l'espoir d'un nouveau départ et d'une vie quotidienne qui fût plus satisfaisante pour tous, et moins usante. Une troisième enfant naquit, Julie, très mignonne et non moins chétive. Le jeu pianistique de Clara faisait l'admiration de tous, tandis que Robert compensait les grands mois de création par des périodes d'épuisement destructeur, de cauchemars et de crises nerveuses.

Le garçon tant attendu vit le jour plus de cinq ans après le mariage de ses parents, qui le baptisèrent Émile. Son existence ne fut que larmes, cris et souffrances ; Émile mourut à l'âge de seize mois. Entre-temps, au cours d'un été désastreux, sa mère fit une fausse couche – peut-être un avortement volontaire – suivie de graves complications, et son père traversa une nouvelle et terrible crise d'acédie.

Ils tentèrent d'autres voyages, soldés par autant d'échecs : la sensibilité de Clara et le génie versatile de Robert ne touchaient pas tout le monde, loin de là, dans les grandes villes, où les petites

sociétés, fières de leurs œillères, dédaignaient volontiers ceux qui ne méprisaient pas de concert avec elles. Ils perdirent des amis proches et des parents, deuils assommants contre lesquels Robert se réfugia dans le spectacle de sa marmaille : quand, acculé par ses tourments, il sombrait dans un vertige d'effroi si intense que tout en devenait irréel, les enfants, dans leur prodigieuse énergie et leur innocence, constituaient la dernière réalité à quoi s'accrocher. Il se prit à consigner les amusements et les progrès de ses trois filles dans un journal spécifique, riche aussi des conseils moraux et musicaux d'un père d'autant plus attentionné qu'il se savait fragile. Ses cauchemars ne cessaient pas.

Un deuxième garçon naquit, Ludwig, peu avant la révolution qui secoua la région et jeta la famille quelques jours sur les routes. Tous les espoirs convergèrent en lui – mais Ludwig, bientôt malade, fut une déception.

Un an et demi après Ludwig arriva Ferdinand. Depuis sa quatrième grossesse, Clara ne se réjouissait plus de ces dons de la Providence que Robert accueillait, lui, comme une *bénédiction* ; les enfants l'éreintaient, elle, et pesaient toujours plus lourdement sur son activité artistique.

Il y eut tout de même une année assez heureuse, où Robert, moins requis par l'éducation et le soin de la progéniture, parvint à coucher sur le papier une autre symphonie, un nouveau concerto, croyant apaiser ainsi – mais attisant surtout – le feu musical dont il se consumait, qui le laissait régulièrement sans vie, atone et dépressif, après les périodes de réclusion dans la création. Les Schumann choisirent néanmoins de déménager une seconde fois : ils quittèrent la froideur verdâtre de la Saxe origi-

nelle et traversèrent le pays pour s'installer dans une ville étrangère, Düsseldorf, où Robert obtint un poste de *Musikdirektor*; cette nouvelle mission ne lui valut qu'amertume et désillusion. Ses troubles psychiques s'accrurent, surtout marqués par d'insupportables hallucinations auditives et par une étrange *anémie cérébrale*.

Une quatrième fille augmenta la fratrie, Eugénie; quand Clara comprit qu'elle était enceinte, cette fois-là, elle fondit en larmes. Neuf mois après la naissance de ce septième nourrisson, elle fit une seconde fausse couche.

Les choses semblèrent se calmer un temps. Clara aimait toujours son mari, ce monsieur lourd au regard déréglé qu'il était devenu; elle l'assistait avec une robustesse et avec une compassion infaillibles dans la lutte qu'il livrait contre ses démons intérieurs, un combat sans relâche qu'il menait au service de la musique, de Clara elle-même qu'il vénérât toujours et de leurs six merveilleux enfants, au détriment de soi. Leur treizième anniversaire de mariage fut fêté dans la joie – mais ce fut le dernier. Peu après, un jeune homme frappa à leur porte: Johannes Brahms; Robert vit en lui le messie, l'avenir de la musique universelle, celui qui écrivait les œuvres que Schumann entrapercevait, et il lui prodigua toute son attention, toute son amitié, toute sa confiance; les enfants s'attachèrent vite eux aussi à ce nouveau-venu, qui de surcroît devint bientôt l'ami intime de Clara (il le resterait jusqu'à la mort).

Au mois de janvier qui suivit, Robert travaillait à des *Légendes* et à des *Chants de l'aube*. Au piano qui sonnait entre les parois de son crâne se mêlèrent alors des cris d'humanoïdes

rougeoyants et des chants d'anges invisibles. Il sentit la folie le gagner, le conquérir tout entier, et demanda à être interné chez les aliénés; on lui refusa ce refuge, le renvoyant ainsi à ses effroyables journées et à ses nuits infernales : maux de tête, hallucinations sonores, coups de tonnerre et mélodies célestes, ou démoniaques, toute une musique inlassable dont il ne parvenait pas à se libérer. Il ne travailla plus, ne dormit plus, attendit seulement que ces diables le laissassent en paix – ce qui n'arriva pas. Lucide et impuissant face à son irréversible démence, il courut un jour hors de la maison et se jeta dans le puissant fleuve qui coulait non loin de là, le Rhin, auquel il avait jadis consacré une symphonie; on lui refusa cette autre échappatoire : il fut repêché, encore en vie, et son cauchemar se prolongea pendant plus de deux années qu'il passa reclus dans un hospice de Bonn, à Endenich, glissant seul dans une funèbre apathie, sans sa femme ni ses filles ni ses fils, sans plus rien composer, perdant ses heures dans des divertissements plats, dressant parfois des listes de toponymes puisés dans un atlas, l'esprit brumeux, jouet des améliorations légères et des baisses tragiques de sa santé jusqu'au bout de l'épuisement, jusqu'à la mort. Il ne connut pas son huitième et dernier enfant, Félix, né quatre mois après son internement; à tous, il interdit de venir le voir en son asile.

2 – ÉMILE

SEIZE MOIS PERDUS DANS UN CHAOS de bruits sourds et un silence angoissant, entre des lumières trop crues et des ténèbres mouvantes, dans un monde flou, toute une vie de souffrance sans langage, sans jamais ne rien comprendre ni apprendre, sans repos, sans douceur ni lenteur, rien qu'un sommeil agité entrecoupé de veilles douloureuses et d'heures atones, hébétées, sans notion du rythme du jour et de la nuit, sans cohérence ni dans l'espace ni dans le temps, ballotté dans une succession de séquences informes, de malaises toujours divers et de tétées toujours amères, dans un corps fiévreux et grelottant, lui-même incompréhensible, maigre, pâle et petit, le regard fixe porté par de sombres cernes, et derrière les oreilles des ganglions durs comme la pierre : cet enfant-là n'apporta pas la joie, ou très peu, quelques instants ici et là peut-être, il naquit misérable, ne rit jamais, recracha souvent le lait de la vie ; il laissa simplement la maladie creuser ses tunnels mystérieux en lui et rogner sa part de l'énergie due à la croissance, il ne connut que la survie, jamais l'euphorie biologique de la créature qui s'augmente d'elle-

même, il ne croisa que des étrangers aux voix changeantes, des visages sans structure, des fillettes qui criaient par-dessus un piano strident aux mélodies constamment brouillées, et comme tous les enfants il ne s'appartint pas, mais lui n'appartint à personne, énigme de malheur pour ses parents comme pour ses sœurs, pour sa nourrice, pour son docteur comme pour le pasteur. Son père ne lui vit qu'un seul sourire, en seize mois d'existence ; durant sa dernière nuit d'agonie, sa mère ne cessa de jouer, de noyer sa douleur dans le piano à queue ; après la mort d'Émile, tous deux traversèrent de longs mois de dépression. Ils ne s'étaient guère occupés de ce fils aîné, confié à sa nourrice, à des parents, parfois au bon air de campagnes reculées. Né le 8 février 1846 en début d'après-midi, Émile mourut le 22 juin de l'année suivante, dans la nuit. Au matin, sa grande sœur Marie vit pour la première fois leur père pleurer ; elle ne voulut pas croire que son petit frère était mort, alors Robert Schumann l'emmena au berceau y constater le cadavre.